



HAL
open science

roman missionnaire ou utopie chrétienne

Alain Ricard

► **To cite this version:**

| Alain Ricard. roman missionnaire ou utopie chrétienne. 2006. halshs-00107304

HAL Id: halshs-00107304

<https://shs.hal.science/halshs-00107304v1>

Preprint submitted on 17 Oct 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

***Bwana Myombekere na Bibi Bugonoka,
Ntulanalwo na Bulihwali :***

Roman missionnaire ou utopie chrétienne ?

**Communication au Colloque de l'APELA
Créteil, septembre 2002**

Créer un monde de rêve et le faire passer pour le monde réel, tel est à notre sens le propre de l'utopie. Décrire les travaux et les jours d'un village africain en accordant l'homme à la nature, et la nature à Dieu voilà bien qui est une sorte de rêve. Quand, de plus, ce Dieu n'a rien qui le distingue du Dieu des chrétiens et que le monde qui nous est décrit est un monde où les valeurs humaines et chrétiennes sont au centre de l'action, ne peut-on parler d'utopie chrétienne ?

L'écrivain devient parfois un prophète, une sorte de prophète bantou dans le cas de Mofolo qui entrevoit une africanisation du christianisme dans son premier roman, *Moeti oa Bochabela*, (Le pèlerin de l'orient). Cette africanisation a trouvé, comme nous le savons, des traductions sociales réelles avec les églises africaines. Une force de l'utopie pénètre les textes de Mofolo et donne à son premier roman une si particulière tonalité. Le premier grand roman swahili *Myombekere na Bibi Bugonoka na Ntulanalwo na Bulihwali* (M et sa femme B et N et B), n'est pas qu'une simple description romancée de la vie dans les îles. Il relève d'autres dimensions que faute de mieux je ne peux qualifier que d'utopiques: il crée un monde imaginaire, dont je voudrais ici tracer quelques unes des dimensions, tout en me demandant ce que cet imaginaire nous aide à connaître du monde qui l'a produit.

Il est d'abord difficile de lire ce texte parce qu'il a été traduit d'une manière assez "souple" en français, comme l'a montré Elena Bertoncini à Montpellier, - à la différence de la traduction allemande, oeuvre d'un spécialiste reconnu; de plus il a été recouvert d'une somme de commentaires absurdes sur le conte, la tradition orale- il suffit de consulter son site internet - qui constituent une couche de préjugés qui s'abat sur le livre au risque de devenir une croûte épaisse. Le travail de l'historien et du critique est alors de revenir sans arrêt au texte du roman, qui n'est pas un discours documentaire sur les îles Ukerewe, mais bien une histoire, avec des personnages, qui témoigne d'un projet littéraire : c'est un roman que j'aimerais qualifier du terme d'utopie conjugale...

L'idée de cette communication remonte à une remarque d'une doctorante qui a défendu l'an dernier une thèse sur le cinéma d'auteur en Afrique et qui remarquait le petit nombre de films d'amour, voire leur inexistence. Cette réflexion de jeune femme m'a interpellé et j'ai pensé à la saga du Lac Victoria. On sait que les gens heureux n'ont pas d'histoire, mais la littérature a une dimension cognitive : elle propose ici de nouvelles définitions des rôles masculins et féminins, en particulier dans la famille. Ce que le livre raconte est autre configuration - détaillée et pratique - de ce que le mythe propose et qui est présenté au chapitre 13 du livre qui raconte comment les hommes et les femmes en sont venus à vivre ensemble et quelle est l'origine des interdits alimentaires dont les femmes sont affectées. Le roman fait place au mythe, alors même qu'il montre de nouveaux rôles. M et B s'aiment, cela nous est dit à plusieurs reprises dans le livre : ils veulent rester unis ; ils se parlent ; ils rient ensemble, en somme ils vivent comme un couple heureux, et cela fait quand même une histoire...

Dans l'étude des genres de la littérature écrite en langue africaine nous nous trouvons devant de difficiles problèmes théoriques : le premier concerne la place de la prose dans une langue littéraire en formation, et il relève de l'histoire et de la philologie. De plus ces textes, ces romans, sont souvent produits dans des missions, au contact d'un monde dans lequel théologie, politique, éthique sont intimement mêlés et que nous avons du mal à comprendre aujourd'hui.

Un roman documentaire: la vie indigène ?

La préface à la traduction abrégée de l'édition kikerewe nous aide à comprendre le contexte du livre. Elle est l'oeuvre d'Almas Simard, membre canadien de la Congrégation des Missionnaires d'Afrique, plus connue sous le nom de Pères blancs et à qui le Vatican a confié l'évangélisation des Grands Lacs du Rwanda, à la Tanzanie, en l'occurrence au Tanganyika, puisque le livre se situe dans une île du lac Victoria, qui n'est qu'à quelques heures de navigation de Mwanza.

Ce livre a été écrit par un indigène du centre de l'Afrique...

Le présent volume a été écrit sur mon instigation. Je lui demandais d'écrire un livre sur les moeurs et coutumes de sa tribu et de son pays, en mettant en scène des personnages fictifs qui agiraient dans toutes les situations et les circonstances qui peuvent se présenter dans la vie ordinaire d'un habitant d'Ukerewe. C'est ce qu'il a essayé de faire et il y a réussi parfaitement. Nous avons dans ce volume un tableau exact de la vie indigène, telle qu'elle était avant la venue des Blancs dans ce pays; naturellement il ne faudrait pas généraliser car les moeurs et coutumes diffèrent d'une tribu à l'autre. Ici il n'est question que de la tribu des Bakerewe... (Simard, sl, nd, 1945: préface du traducteur).

Le texte dépasse largement le projet qui l'a produit et dont le texte de Simard fait en partie l'historique. Il s'agit de rendre compte de la vie d'un village, de donner une monographie ethnique. Or ici il se passe autre chose : l'écrivain nous en raconte beaucoup plus. Il est étrange que dans l'édition en kiswahili figure la photo de l'auteur et de sa femme, seul exemple que je connaisse de cette présentation iconographique oubliée dans les éditions allemandes et françaises qui nous montrent Aniceti Kitereza, tout seul (Riesz, 1999)... Pourquoi y avait il la photo de son épouse ? L'auteur d'une des rares études publiées sur lui, G. Hartwig, remarque qu'Aniceti faisait partie de ces catholiques restés fidèles à leur engagement de mariage malgré ses difficultés à avoir des enfants, " un facteur qui fit s'éloigner de l'Eglise beaucoup de ses collègues christianisés et éduqués" (Hartwig, 1972: 164). Kitereza vivait avec son unique épouse et il ne lui survécut que peu : ils avaient eu 4 enfants tous morts en bas âge. Le livre est aussi une chronique personnelle, celle de Kitereza et de son épouse et en ce sens il a un aspect exemplaire, qui le fait relever de la littérature apologétique. La vie là aussi s'est approchée de la littérature. Cette expérience de la douleur, du christianisme, de la colonisation, est aussi l'arrière plan de son écriture...

L'écrivain ne se fait pas le propagandiste de la mission; ce serait trop simple : il n'y a pas de mission dans cette Afrique précoloniale. Ce texte peut donc se lire comme une sorte d'allégorie d'un monde réconcilié, dans lequel le couple est la première cellule de la société. La fiction en prose se détache de l'épopée, mais nous ne sommes pas dans le roman, en particulier parce que le texte ne fonctionne en aucune manière sur le mode ironique. Nous pouvons lire ce texte non pas comme un conte africain, catégorie qui n'a aucun sens, mais comme une fiction allégorique catholique, mettant au premier plan les personnes des héros et leur aventure personnelle, dans un cadre concret. J'emprunte ces notions à Northrop Fry dont les réflexions sur les modes et les genres dans le contexte théologico-littéraire me paraissent ici particulièrement applicables à une fiction longue, qui relève du romanesque sans être un roman. Je fais cela de manière très préliminaire, en suggérant seulement que la réflexion sur l'articulation entre le mythe et le roman, et surtout les divers modes narratifs, en particulier le refus de l'ironie, qui ne doit pas être confondu avec la naïveté, peut être féconde dans un travail sur le développement historique et philologique d'une tradition littéraire.

Remarque sur l'ethnologie

A l'intérieur de l'alliance entre deux clans, conception ethnologique du mariage, la liberté individuelle essaie de faire reconnaître ses droits. La démarche du clan de la femme est simple : victime des quolibets des membres du clan de son mari, l'épouse stérile, est ramenée chez elle. M qui pourrait trouver une autre épouse, essaie sans conviction mais échoue à cause des règles de l'exogamie, il veut retrouver B et vivre à nouveau avec elle. Il fête son retour et surtout il va l'aider à vaincre sa stérilité. En somme, le problème de B est leur problème à eux deux ; certes une stricte division des rôles s'opère dans les tâches domestiques, mais c'est ensemble que les époux affrontent la stérilité, ce qui est après tout logique.

La peinture de l'amour conjugal dans l'Afrique précoloniale est un thème assez rare. Il y a bien Doguicimi, mais elle n'a pas fait école ! Ici cette communauté de vie est poussée assez loin comme nous le verrons.

Le roman est à mon sens une rupture culturelle et un projet radicalement nouveau ; l'arrivée de l'écriture, de la monnaie, des colons, du christianisme chez les Bakerewe provoque chez certains sujets la mise à distance du mythe. Le mythe est mis en perspective, repensé, dramatisé : le chapitre 19 nous raconte le mythe fondateur des relations entre homme et femmes alors que les autres chapitres nous donnent la version romancée d'un nouveau projet de cohabitation, une nouvelle façon pratique de gérer ces relations à travers l'exemple des deux héros du livre. Je ne pratique pas une lecture ethnologique pour savoir si les Bakerewe sont matrilineaires ou matrilocaux : je m'intéresse à l'histoire de deux sujets autonomes, qui ne rompent pas avec leur culture, mais nous la présentent dans une configuration, tout à fait adaptable au christianisme. Une lecture ethnologique manquerait à mon sens de traduire la nouveauté de cette histoire. Kitereza en tant que romancier regarde l'avenir, même s'il nous parle des traditions...

De plus le caractère particulier des îles Ukerewe en fait des lieux de refuge certes dominés par un groupe, le clan Silanga, clan royal des Sese, alors que les Wasukuma, les Jita et les Kara participent à la culture de ces îles. Le nom de Bakerewe sera donné au début du 20ème siècle. En d'autres termes, les traditions ancestrales du clan royal ont été soumises à la pression des immigrants et aux innovations apportées par les Pères blancs qui ont façonné au vingtième siècle une partie de la culture des Lacs. Le but de l'auteur est bien d'inciter à être fiers des traditions communes des Bakerewe, mais il a, selon un anthropologue, spécialiste de ces îles, " brillamment évité de faire de cette histoire un récit "Sese" particulariste, qui aurait montré seulement son clan et sa chefferie sous un jour favorable. Il transcende la diversité ethnique et les particularités des îles, car il a choisi de mettre l'accent sur la famille individuelle, en insistant sur la sagesse pratique et les codes éthiques présents dans la société. (Hartwig 1972: 164, 168) "Ce jugement formulé par un anthropologue connaissant la culture kerebe me paraît tout à fait recevable à la lecture du texte.

Du kikerewe au kiswahili sanifu

La dimension philologique mérite quelques remarques : le texte a été traduit du kikerewe par l'auteur puis retravaillé par M. Mulokozi. Le traducteur allemand, W. Möhlig a eu accès à la version en kikerewe et a pu l'utiliser pour mieux traduire en allemand la version en kiswahili. De son point de vue (communication personnelle, Bayreuth, mai 2002) la version originale en kikerewe est très supérieure et sa traduction swahili est moins intéressante. Un autre problème se pose : l'ouvrage comprend deux volumes, dans l'édition en kiswahili, comme dans l'édition en kikerewe. Il existe de plus en circulation une traduction abrégée, faite par l'instigateur du projet, A. Simard, directement du kikerewe au français et l'on n'y observe pas la division en deux parties, qui existe dans le manuscrit complet. Le manuscrit original a été consulté par W.Möhlig. Or c'est le texte en kiswahili, seul texte publié en Tanzanie, sous le sceau de la Tanzania Publishing House, revu par un chercheur remarquable, M.Mulokozi, qui est

devenu la référence. W. Möhlig a modifié la répartition des chapitres entre les volumes ; de fait la nouvelle disposition est plus habile et se conclut par la victoire sur la stérilité et la naissance d'un fils. On peut toutefois s'interroger sur le choix fait par l'auteur, dans le texte original, de réserver la naissance du fils au début du second volume et de conclure sur la grossesse de Bugonoka le premier volume.

Le texte swahili est écrit dans une langue standard qui comprend des emprunts lexicaux au kikerewe, quand il s'agit de nommer les réalités culturelles du lac. Il est en *swahili sanifu* mais on entend la version première : un effet de distance acceptée se crée. Ces villageois qui parlent le swahili standard ne sont pas réels mais ne nous gênent pas. En somme ils manifestent la légère composante irréelle de toute langue standard, qui faisait que *Kinjeketile* (Hussein, 1969) ne parlait le standard que quand il était possédé du démon politique. Ici de nombreux indices viennent nous rappeler que l'original est dans une autre langue. Le texte est donc une manière d'utopie de la fiction. Il rend théâtraux les comportements qui sont vus avec une certaine distance.

L'excès de la taille le signale parmi tous les autres romans publiés en Afrique. Il invite à chercher du côté de l'épopée, dont il fait lui même usage en insérant des extraits de récitation héroïque. Le projet culturel devient oeuvre littéraire. Il y a une dynamique de l'écriture qui emporte Aniceti Kitereza par exemple, dans le caractère rabelaisien des scènes de la fête donnée à l'occasion du retour de la femme de Myombekere. L'empilement grotesque de détails orduriers et scatologiques signale le plaisir du texte. Cette scène est très importante parce qu'elle montre que le comportement de M est sanctionné positivement par la communauté. M n'est pas victime d'un déterminisme culturel, mais il n'est pas non plus en rupture avec sa communauté.

Des relations conjugales originales

Ce monde est celui du village avec son travail, et ses fêtes, avec ses guérisseurs, ses faiseurs de pluie. Il nous est décrit avec un certain ravissement par Kitereza. Nous sommes avant l'arrivée des Européens. En même temps ce monde est aussi un monde concret, épais, lourd, gluant, plein de boue et de bouses : la pastorale ne peut plus s'écrire comme avant : elle a une dimension réaliste, mais non ironique.

Dans ce monde pastoral réaliste les héros vivent comme des paysans et il leur arrive des histoires. Quelle histoire : une histoire d'amour et qui plus est d'amour conjugal ! Ridicule! Rêve! Utopie n'est ce pas ! Que penser du début du chapitre 12 où les époux, couchés ensemble dialoguent et rient ensemble en faisant assaut de prévenances l'un envers l'autre. Nous songeons immédiatement à l'analyse magistrale d'Erich Auerbach sur le dialogue nocturne entre deux époux, topos de la littérature chrétienne médiévale, sur la nouveauté de ces scènes au 15ème siècle et le contraste entre la trivialité des propos et certaines attitudes des personnages :

Walipokuwa wanalala kitandani mwao... B.s'adresse à son mari en ces termes : Leo nini kimekuudhi, kanza uligugumia, tena palepale tu ukapiga miayo wakati mrefu. Ee jama! Mimi mwanzoni pale nilitaka kucheka, lakina dhamira yangu ikanionya hivi "

Duniani hapa kuna magonjwa mengi, acha, labda, mwenzako huyu ana kitu fulani kilichomfanya awe hivi : afadhali unyamaze, utamuuliza baadaye atapokuwa mzima...

Yeye M akaanza kucheka, ikawa: ha, ha, ha, ha Mwanamke naye kadhalika : ha ! ha! ha!, heee! Mbavu zikauma ! (150)

Aujourd'hui, qu'est ce qui te fait mal ? Au début, tu te raclais la gorge, ensuite tu as toussé longtemps. Moi j'avais envie de rire, mais ma conscience m'a dit : ' Dans ce bas monde il y a beaucoup de maladies, et peut être que mon bien aimé a quelque chose qui le rend comme ça : il vaut mieux que tu te taises, tu lui demanderas quand il sera bien"

M se mit à rire, et sa femme fit de même....

Ils rient tellement que la salive coule sur la couverture qui les protège est toute trempée : hata ngozi ya ng'ombe ya kulalia ya upande wake ililowana, afanye nini ! (151)

même la peau de vache qui était sur son côté en fut toute mouillée et elle n'y pouvait rien !

C'est la femme qui a l'initiative de la parole, alors que l'homme est gêné. Leur entente s'exprime par leur rire que l'auteur ne peut rendre que par de longues séries de ha ha... C'est la conjonction entre cette thématique réaliste, qui ne verse pas dans le burlesque, et le récit des aventures des héros qui m'intéresse dans ce premier exemple de fiction longue en prose en kiswahili. Il y a chez l'auteur une forme de passion pratique, de goût du réalisme et en même temps de délicatesse extrême des sentiments. Il y a là je le pense une configuration originale, dans une perspective cognitive, que je ne peux que qualifier d'utopique, même si j'ai conscience d'une certaine limite du terme. La dynamique du texte vient des relations entre les deux protagonistes qui sont dans une constante relation de dialogue complice : ni l'ironie ni le burlesque n'interviennent dans leurs relations, d'où un certain aspect exemplaire de leurs relations.

Les valeurs que vivaient ces héros sont compatibles avec le christianisme et même sont un modèle pour les futurs chrétiens, même si cela n'est jamais dit ainsi.

36 Mwanamke kweli unaweza kujipendeza kwa kuona dalili ya mapenzi ya mume wako na jamaa zake wote, lakini hakuna dalili ya kutambulisha mapenzi, ni bure ! 36
La femme ne peut se plaire que si son mari lui montre des signes d'amour, ainsi que sa famille, mais si rien ne marque l'amour, à quoi bon!,

50 : Bugonoka naye akaja kwa furaha na mapendo akafikia kumpapasa Myombekere kwa mikono yake myanana sana 79

B vint avec plaisir et amour pour le caresser de ses mains avec tendresse. Le dévouement amoureux est même poussé assez loin, en particulier dans une scène, dont aucun détail ne nous est épargné, où l'épouse fidèle aide son mari atteint de coliques en lui creusant des feuillées et en lui procurant les instruments nécessaires à un bon usage de ces commodités (p.57).

Dans un roman récent qui a eu un grand succès international, *Chroniques abyssiniennes*, (Isegawa, 2000) nous trouvons la description de la vie dans un Séminaire des Pères blancs des années soixante sur le lac Victoria ; toute la verve satirique de l'auteur, qui n'en est pas dépourvu, porte sur l'obsession antipolygame des Pères blancs, sujet évidemment propice à la satire. Or ici la question n'est pas abordée : nous saurons simplement que les enfants de M et de B vivront dans des ménages polygames. Les deux protagonistes ont fait le choix d'être ensemble et rien ne peut les séparer : on ne saurait rêver de meilleur modèle!

De plus dans les années soixante-dix une autre utopie est venue prendre le relais de l'utopie chrétienne, ce fut l'utopie socialiste, fondée en partie sur la construction nationale à travers le kiswahili. Le livre porte la marque de cette nouvelle utopie, celle de la langue standard, capable de produire aussi bien des pièces de théâtre, que des romans. Le projet éditorial de Tanzania Publishing House ne s'est pas arrêté sans raison sur cette oeuvre, toute pénétrée d'un humanisme paisible. En produisant un grand roman swahili sur les Grands lacs on donnait au projet nationaliste sa dimension nationale. Le roman en kiswahili commençait à peine et il était important de faire participer à cette littérature nationale une oeuvre écrite loin de la côte et loin de l'Islam, qui montrait combien les valeurs de l'Afrique villageoise pouvaient assurer l'épanouissement familial des individus et en particulier des femmes.

Cette apologie de l'amour conjugal au village, écrite dans une langue que personne ne parlait ainsi sur le lac Victoria, qui mêle une grande délicatesse de sentiments à une grande rusticité de comportement, mérite de nombreuses lectures. La peinture de la tradition s'inscrit toujours dans un projet. Ici il s'agit de raconter une histoire d'amour et toute la configuration du récit en est bouleversée, parce que cette histoire d'amour est aussi l'histoire de la construction d'une langue.

Alain Ricard, septembre 2002

Bibliographie

Auerbach, Erich, 1968, *Mimesis, la représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, chap 10, p. 252-259, Paris, Gallimard.

Hartwig, Charlotte et Gerard, 1972, *Aniceti Kitereza, a Kerebe novelist*, *Research in African Literatures*, 3, 164-170.

Fry, Northrop, 1970, *Anatomie de la critique*, Paris, Gallimard.

Hartwig, Gerald, *The Art of Survival in East Africa, The Kerebe and Long distance trade*, 1800- 1895, New York, Londres, Holmes and Meier, 1976.

Hurel, Eugène, 1909, La langue kikerewe, essai de grammaire,, *Mitteilungen des Seminar für Orientalische Sprachen zu Berlin, Dritte Abteilung : Afrikanische Studien*, Bd 12, 1-113.

Hussein, Ebrahim, 1969, *Kinjeketile*, Nairobi, Oxford University Press

Isegawa, Moses, 2000, *Chroniques Abyssiniennes*, Paris, Paris (traduit du néerlandais), Albin Michel.

Kitereza, Aniceti, 1980, *Bwana Myombekere na Bibi Bugonoka, na Ntulanalwo na Bulihwali*, Dar es Salaam, Tanzania Publishing House.

traduction allemande par W. Möhlig: *Die Kinder der Regenmacher, Herr Myombekere und Frau Bugonoka*, Wuppertal, Peter Hammer, 1991 cf en particulier W.Möhlig, *Nachwort des Übersetzers*, p.310- 332.

Ce titre constitue le tome 1 qui comprend les chapitres 1 à 19 - alors que le premier volume de l'édition swahili comprend les chapitres 1 à 18.

Le tome deux est intitulé : *Die Kinder der Regenmacher, Die Familie*, Wuppertal, Peter Hammer, 1993 (Nouvelle édition : Unionsverlag, Zurich, 2001.

Traduction française par Simon Baguma Mweze, en collaboration avec Olivier Barlet, *Les enfants du faiseur de pluie*, Paris, Unesco, L'Harmattan, 1996.

Le tome deux est : *Le tueur de serpent*, Paris, Unesco, L'Harmattan, 1999; cette édition reprend la division en deux volumes du texte allemand.

Madumulla, J.S. 1988, *Bwana Myombekere na Bibi Bugonoka*, *Kiswahili*, 55, 1, p. 182-195.

Mulokozi, M.M., 1990, *Kitereza, the man and his works*, *Kiswahili*, 57, 68-79.

Riesz, J, *Les Ecrivains africains dans leurs portraits*, *Africana Studia* (Porto), 1999, 2, p.9-28.

Simard, Almas, 1945, Préface du traducteur, *Myombekere et Bugonoka*, traduit du kiterewe (sic) par le père Almas Simard de la société des Missionnaires d'Afrique (Pères Blanc), sous titré : *Vie indigène de l'Ukerewe*, 299 p